

## I

Lanyard retrouva sa jeunesse perdue moins d'une heure après lui avoir lancé un dernier et chaleureux adieu.

Accoudé au bastingage côté bâbord, il regarda le crépuscule obscurcir la masse confuse de la France et vit sombrer les derniers feux des lueurs côtières ; et, portant la main à l'une de ses tempes argentées, il lança à voix basse : « *Adieu, pays de ma jeunesse perdue\** ! » Puis, comme si par ce geste sentimental il avait accompli un devoir exigé de son âme, il descendit pour regagner sa cabine solitaire.

La porte du fumoir était toute proche ; mais la plupart de ses occupants étaient des Américains pressés d'entamer leur course contre le temps — dans cinq jours à peine, le souffle de leur patrie asséchée aurait vidé le bar —, et rien ne l'incitait à s'attarder jusqu'à ce que son regard se pose par hasard sur un autre solitaire.

Assis dans un coin, l'homme tripotait sa pipe, soucieux apparemment de ses seules pensées : un grand corps efflanqué, dégingandé, un visage émacié au teint proche de celui d'un Indien d'Amérique — le type même de l'Anglo-Saxon assimilé que la Nouvelle-Angleterre et le Middle-West produisent en nombre croissant au fil des générations.

Lanyard se planta devant lui et demanda poliment :

« Mr. Crane, je présume, anciennement — et peut-être encore, qui sait ? — de la police new-yorkaise... »

Le fumeur de pipe le fixa sans broncher de ses yeux gris.

« Incroyable », fit-il, légèrement agacé mais la mine toujours imperturbable. « Je dois avoir des hallucinations. Le Loup solitaire a renoncé à sa pelisse de truand pour devenir un mouton sage et docile alors que j'étais encore en culottes courtes. Allez-vous-en. Cessez de vous moquer de moi. Vous n'existez pas. »

En même temps, une main aux doigts noueux jaillissait pour saisir le poignet de Lanyard.

« Peut-être que je me trompe, après tout : vous paraissez fait de chair et de sang. Asseyez-vous, *hombre*, et ne cherchez pas à résister. Sinon, je vous dénonce au capitaine. C'est peut-être ce que je devrais faire, plutôt que de vous offrir un verre.

— Qui suis-je pour vous résister ? » Cette reddition, quoique formulée sur un ton blagueur, n'en était pas moins lourde d'émotion. « Vous avez raison, mon ami : je ne suis qu'une ombre, un fugace rayon de lune, mais assez solide cependant pour ne pas finir la traversée aux fers ; et peu importe qu'un fantôme se contredise en refusant toute consolation spirituelle. »

Un steward s'approcha pour prendre leur commande.

« Mais vous, mon ami, vous n'avez pas changé. En apparence, je veux dire ; on serait tenté de déclarer que les années vous ont épargné. Combien de temps... ? Peu importe ! » Une ombre passa dans les yeux de Lanyard. « Je n'ai que trop de raisons de m'en souvenir.

— Eh bien ! si vous voulez mon avis, enchaîna Crane, vous n'avez pas l'air trop décati, vous non plus. Ce n'est pas si souvent qu'un fléau abjure ses péchés et survit aussi longtemps que vous l'avez fait. Comment se fait-ce ?

— C'est tout simple. Je n'ai pas tant abjuré mes péchés que changé de méthode. Voleur un jour...

— Mouais, grogna l'autre ; je suis au courant de tout ça. Incapable de rester dans le droit chemin, vous êtes redevenu un monte-en-l'air. À d'autres !

— Demandez à n'importe lequel des mes clients. Ils vous diront tous que Michael Lanyard, marchand d'antiquités et d'objets d'art, est un fieffé voleur. Rappelez-vous, la dernière fois que vous m'avez vu, j'étais encore jeune marié...

— Je n'ai pas oublié — comme je vous enviais !

---

\* Tous les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

— Figurez-vous qu'on ne pouvait pas supporter de n'être que l'époux oisif d'une dame fortunée. On a donc mis ses talents à profit en passant un accord avec Délibes & Cie, de Paris... et on a prospéré jusqu'au point de devenir leur associé.

— Délibes ! » Crane ouvrit de grands yeux. « Les rois de l'antiquaille qui tiennent boutique dans la 5<sup>e</sup> Avenue, près de la 57<sup>e</sup> Rue ?

— Les mêmes. C'est pour prendre le contrôle de leur branche américaine que je traverse l'océan — pour la première fois depuis douze ans.

— Les affaires marchent ! Et Mrs. Lanyard vous accompagne, j'espère ?

— Madame Lanyard... » le visage se détourna, la voix prit des accents désolés « ... n'est plus de ce monde.

— Mon pauvre gars !

— Merci, mon ami. C'est pour cela qu'il m'a paru sage de profiter de l'occasion qui se présentait à moi de rentrer au pays. La France est devenue un lieu de souvenirs trop poignants...

— Vous n'avez pas l'intention d'y retourner ?

— Jamais si j'ai mon mot à dire. Il y a quelques instants à peine, j'ai vu disparaître le pays de ma jeunesse perdue et lui ai fait mes adieux.

— C'est franchement morbide, si vous voulez mon avis : un homme dans la force de l'âge, avec tout son avenir devant lui, pleurant sa "jeunesse perdue" !

— Quitter la France... Vous rappelez-vous les adieux de Marie Stuart ? "Adieu ! Te quitter c'est mourir<sup>1</sup>..." Qu'est-ce que la vie sinon un prélude à la mort, quand on n'a pas d'autre raison de vivre que soi-même ?

— Vous n'avez plus de famille ? demanda Crane.

— Non. Les parents qui m'ont abandonné tout enfant à Paris, me remettant entre les mains de Dieu, je ne les ai jamais connus. Même cette misérable qui m'a adopté, *madame la propriétaire\** de l'hôtel miteux où l'on m'a déposé, et qui a fait de moi son esclave, le souffre-douleur des souillons et des serveurs... elle aussi est morte depuis bien longtemps.

— Ah ! » Les yeux gris pétillèrent sous leurs lourdes paupières. « C'est comme ça que vous êtes entré dans le crime, hein ? Je me suis souvent posé la question — un homme de votre trempe...

— Rendez-vous compte, mon ami, des chances qui étaient les miennes, avec un tel milieu pour mon éducation : la vie sordide d'un hôtel de troisième ordre, la compagnie de domestiques tout droit sortis du caniveau et — durant mes rares moments de loisir — de la racaille des rues, des apaches et pire encore. Tels étaient les précepteurs qui m'ont enseigné mon art et ont fait de moi un jeune voyou, doté du sens moral d'une hyène et maîtrisant l'art du larcin, un maître criminel à vingt ans tout juste.

— Vu tout ce qu'on a dit de vous, cela n'a rien d'étonnant. Ce qui me dépasse, c'est comment vous avez fait pour vous en sortir.

— Je dois mon salut à deux choses : l'intelligence que m'ont léguée mes parents inconnus et... » Lanyard marqua une pause et eut un sourire pensif. « L'amour.

— Et alors ? » Crane haussa les sourcils en signe de scepticisme. « Ils ne font pas bon ménage, ces deux-là — l'amour et le bon sens.

— Pourtant, la même intelligence qui m'a valu mon sobriquet — car je savais dès le début que le voleur est toujours trahi par ses proches — m'a dit que ma carrière s'achèverait dès que je tomberais sincèrement amoureux. Le Loup solitaire n'a plus jamais rôdé depuis la période ayant précédé mon premier mariage. C'était il y a bien longtemps, mon ami ; mais la police se méfie de moi encore aujourd'hui. Vous-même, souvenez-vous, lors de notre première rencontre<sup>2</sup>...

— Ouais, fit Crane d'une voix traînante ; vous m'avez beaucoup déçu. Mais de quand date ce premier mariage ?

— J'avais un peu plus de vingt ans.

— Ça n'a pas duré ?

---

<sup>1</sup> « Les Adieux de Marie Stuart », chanson de Béranger.

<sup>2</sup> Voir *Faux visages*, même auteur, même collection.

— Nous étions très heureux », répondit Lanyard, un peu nostalgique de ces années enfuies. « Nous avons quitté la France pour échapper aux assiduités de la police et nous sommes établis en Belgique — sous un autre nom, pour protéger nos enfants.

— Vos enfants ? Mais je croyais que...

— Il y en avait deux, un garçon âgé de sept ans et une fille de quatre lorsqu'ils ont péri en même temps que leur mère, durant le sac de Louvain. Il se trouve que j'étais à Paris quand la guerre a éclaté ; lorsque j'ai enfin réussi à franchir la ligne de front... j'ai eu toutes les peines du monde à trouver un voisin pour me conduire à leurs tombes. Je n'ai pas eu d'enfant de ma seconde épouse. Donc, me voilà seul aujourd'hui, comme je vous l'ai dit... » Lanyard se ressaisit « ... et je me juge un peu barbant, comme vous avez dû vous en rendre compte.

— Si ça se produit, comptez sur moi pour vous le signaler.

— Et vous, qu'êtes-vous devenu ? J'ai souvent pensé à vous, étant donné votre générosité à mon égard.

— Qu'entendez-vous par là exactement ? Je préfère parler de bienveillance. J'ai toujours eu un faible pour les sportsmen. Mais, pour autant que je m'en souviens, jamais le Loup solitaire n'a confié son sort à quiconque, Dieu, homme ou diable.

— Quand bien même, il y a eu des moments où je me serais retrouvé en fâcheuse posture si vous n'aviez pas été là pour... comment dirais-je ? pour me laisser une chance.

— J'en aurais fait autant pour n'importe qui — et le l'ai souvent fait, parfois à mes dépens.

— On a plus d'une fois estimé que vous étiez trop brave et trop intelligent pour faire un bon policier. » Lanyard leva son verre pour le saluer. « Est-il indiscret de... ?

— Ça fait des années que j'ai quitté la police, confessa Crane avec un sourire, et pas précisément de mon plein gré, si vous voulez le savoir. De l'avis des grands chefs, un flic qui laisse sa chance à un truand n'a pas sa place dans le service. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient raison, d'ailleurs.

— Mais pourtant vous aimiez votre profession... ?

— Ce n'est pas à un vieux pieds-plats qu'on apprend à faire des claquettes, c'est sûr.

— Alors je présume qu'il existe une Agence Crane d'enquêtes privées ?

— Rien d'aussi grandiose. Et puis, je suis pas assez pourri. Non, déclara-t-il d'un air vague ; ces temps-ci, je fais des petits boulots ici et là. Des amis me signalent des affaires et les clients satisfaits en parlent à leurs amis. Ça ne fera pas de moi un millionnaire, mais c'est une vie plutôt agréable — elle me plaît.

— J'en suis heureux pour vous. » Lanyard s'abstint de prolonger une discussion que Crane préférait visiblement briser là. « Et pour moi également : à présent que je peux bavarder avec vous, je me sentirai moins dans la peau d'un intrus au milieu de tous ces jeunes fêtards. » Une cloche se fit alors entendre sur le pont envahi par la nuit, et l'horloge confirma à Lanyard son sinistre pressentiment. « Ne me dites pas que c'est déjà l'appel pour le deuxième service.

— Vous allez vous changer ? demanda Crane sans faire mine de bouger.

— Oh ! quand on voyage en première classe sur un steamer express...

— Sans doute. Surtout quand on est soucieux de sa personne comme vous. Ici, ce n'est pas pareil. Tout le monde se fiche du costard d'un flic, tant qu'il fait correctement son boulot. Puis-je vous dire que vous êtes barbant ?

— Pardon, dit Lanyard sans la moindre contrition.

— Pleurer sa "jeunesse perdue", quand on a notre âge et votre ambition ! Et en plus de ça, j'ai toujours croisé votre chemin alors qu'il se mijotait quelque chose de piquant, avec le Loup solitaire dedans jusqu'au cou. Combien pariez-vous que votre "jeunesse perdue" vous attend au détour d'un couloir ?

— Ah ! non, mon ami ! protesta Lanyard en riant. Ce serait trop beau. »

Et il se retrouva face à elle en descendant.